

Mon amoureuse ¹

Joachim Lafosse

(165)Ecrire et surtout être lu.

Etre aimé pour ce que l'on a à raconter, pour ce que l'on a à dire.

S'acharner.

Travailler, séduire, enfin être compris par la lectrice, le lecteur.

Etre exclusif avec la lectrice, le lecteur.

J'ai vingt trois ans et je ne pense plus qu'à l'écriture.

J'ai peur de l'amour. J'ai peur des autres. Je me méfie tout le temps. Je suis impatient.

Je voudrais que l'on sache, que l'on comprenne tout le temps et tout de suite.

Jamais attendre, jamais attendre, jamais attendre.

Dorénavant, il y aura deux façons de me découvrir.

Soit : on m'attrape, on me force, on me violente et je finirai bien par lâcher le morceau.

Soit : tu prendras le temps de me laisser écrire ce qui ne vient pas, ce que je ne peux pas te dire au quotidien.

(166)Faut avoir le courage. Faut avoir le courage de tenter le coup.

J'ai vingt trois ans et je voudrais vivre une belle histoire. J'ai vingt trois ans et je voudrais voir du monde. J'ai vingt trois ans et je n'ai pas de temps à perdre. J'ai vingt trois ans et je suis fier de mes rencontres.

Le badinage, c'est à ça que notre génération perd son temps.

Se découvrir, c'est écrire, enlever ses vêtements, se déshabiller, découvrir son corps, sa jouissance, son plaisir, son égoïsme. Jouer avec lui, réussir à le

¹ Mise en scène Joëlle Franco, avec Cédric Eeckhout.

manipuler, à le dompter.

Ne plus se branler.

Oser dire : « J'ai envie de toi. »

Ne pas tout faire à l'envers.

D'abord découvrir sa peau et puis ensuite se laisser aller à la conversation.

Ne pas avoir de craintes.

Parler après l'amour. Pas avant.

Après seulement, essayer de faire avec elle, essayer de se revoir, essayer de ne pas toujours recommencer.

Je sais que j'ai peur d'elle, je sais que sa solitude, son indépendance me terrorisent.

J'ai vingt trois ans et je rêve du sublime, de cette histoire qui n'arrivera jamais.

Je sais qu'elle n'existe pas. Je sais qu'il me faudra du temps pour la remplacer, pour lui dire que je l'aime aussi, qu'elle a des défauts, un sale caractère, des manies.

J'ai vingt trois ans, et j'ai aimé un homme. Ça s'est fait comme ça.

On s'est rencontré. On s'est plu, on a rigolé, on a joué, on s'est déshabillé, on a de nouveau ri.

Il m'a aidé, il m'a aimé.

Il m'a filé du pognon, il m'a offert ses bouquins, il m'a dit que je m'en servais plus que lui. Je lui dois la liberté. Je lui dois le début de la parole. Je lui dois beaucoup. Je lui dois le rire, je lui dois le savoir.

C'est en me laissant déshabiller par un homme, que j'ai commencé à oser dire que j'aime une femme. On a dit que j'étais possédé, que je me laissais embobiner.

Taisez-vous, parlez-moi de vos amours et après je vous écouterai.

J'ai aimé cet homme, je l'aime encore, mais il n'y a plus de doute, c'est un ami, pas une femme.

(167) Quand nous nous sommes déshabillés, je peux te dire maintenant que c'était par curiosité.

Pas uniquement par curiosité, par intérêt aussi, par survie, par nécessité.

C'est compliqué. C'est très compliqué mais c'est comme ça. On n'y peut rien.

Fallait que ça se fasse comme ça.

Je suis complexe. Pas tant que ça.

J'ai juste besoin que l'on me rassure.

Parfois, j'ai peur, c'est normal.

Je découvre mon sexe, je découvre qu'il ne faut pas avoir peur, j'ai pourtant toujours très peur, je crève de trouille, je ne veux pas me laisser sucer, ça ne se fait pas, on m'a dit un jour que pour les femmes ça n'était pas agréable. Elle voulait pourtant me faire plaisir, se sentir utile.

J'ai dit non.

J'ai dit que ce n'était pas gai pour elle, alors qu'il ne fallait pas.

De toute façon, elle pouvait danser sur sa tête, j'étais trop coincé.

Et quoi encore, se mettre en danger, recevoir, recevoir sans rien dire et puis quoi encore. Trop de risque danger, danger d'abandon, chute libre en vue, sortir les freins, appeler les secours. Et puis quoi encore, risquer de me perdre jamais, jamais, jamais on ne me verra dans cette état. Fragilité inexistante contrôle, contrôle, contrôle.

Je dois lui dire que j'ai envie d'elle, je m'arrête, je lui dis ça y est, stop, maintenant tu m'écoutes, j'ai envie de toi, tu m'attires, si ce soir, je ne t'ai pas eue dans mon lit, ce sera une catastrophe.

Je ne suis pas macho, non, non, je suis pas macho, juste un petit peu effrayé, juste un type de vingt trois ans très effrayé et en manque de cul.

Ah ! non, c'est plus compliqué que ça, je manque aussi de tendresse, je manque de caresses, je manque de regards, je manque de complicité.

Vraiment, je sais pas pourquoi je dis toutes ces conneries.

Elle va lire ça et elle va me prendre pour un dingue.

On va finir par dire que mon discours n'est pas cohérent, que je divague, que je me perds dans des sphères inconnues.

Vous pouvez tenir vos discours, vous pouvez me dire que ma parole n'a plus de sens.

(168)Arrêt de l'écriture. Absence d'échos, fantasma à nu.

Début de la fin, hymne à la réalité. Petite érection matinale, grosse trique de la nuit.

Phrase du jour : « Bonjour petite vie misérable. »

Déçus, déchus les idéaux, déchus les rêves. Disney, Disney, Disney au placard.

Blanche neige en solitaire un soir de libido débordante.

Fragilité sublime, danger imminent. Père se lâche, abandon, démence, trouble terrible.

Discours insondable. Mot de trop, illusion perdue. Je m'allonge, j'écris. Pas si fou que ça, pas si fou que ça, moi je vous le dis pas si fou que ça puisqu'audible, enfin, audible, audible, mais incompréhensible. Enfin, enfin, enfin je cherche, je cherche et puis j'arrête De croire au sens des mots si fragiles.

Je vous dis que si vous voulez bien écouter ce que vous appelez mes délires, vous finirez par comprendre que j'essaye tous simplement de vous annoncer que je vous aime.

Vous m'appellerez au téléphone, vous direz que je suis fou, qu'il faut m'hospitaliser.

Je tente le coup, je me livre, je deviens sensible, ça vous gêne, ça vous dérange ce que je dis, ça vous dérange que vos enfants voient leur père se laisser aller à ses sentiments, vous direz encore et toujours, il est malade, ne

l'écoutez pas, c'est de famille, sa mère était déjà comme ça. Ah ! oui, tiens tiens, sa mère était déjà comme ça, elle était donc elle aussi un être d'amour.

Comme c'est étrange cette maladie d'amour, comme c'est étrange ces êtres qui pètent les plombs par amour.

Je me dis, tu dois y arriver, tu dois y arriver, tu dois écrire, tu dois écrire pour que l'on te connaisse mieux.

Vas-y raconte tout, raconte la maladie, raconte les visites, raconte les mots de trop, raconte les doutes, raconte toutes ces petites histoires.

J'avais un malin plaisir à l'écouter.

D'habitude, il ne disait rien.

Parfois pourtant, il décidait de parler.

Pendant quelques jours, il tentait de ne plus dormir.

(169)Il courait partout.

Il sonnait à toutes les portes pour dire tous ces mots qu'il avait gardés trop longtemps.

Il parlait, parlait sans jamais s'arrêter.

Parfois, il disait des énormités du style : « J'ai vu King-Kong dans le jardin ».

Mais enfin, est-ce que l'on interne quelqu'un parce qu'il a vu King-Kong dans le jardin ?

Je ne sais pas, je ne sais pas pour quelles raisons on atterrit dans un hôpital psychiatrique !

Ce que je sais, c'est que personne dans les hôpitaux psychiatriques ne croit aux grands films américains.

Quand les images étaient absentes, c'était les mots, toujours les mots, des mots et encore des mots. Des phrases intrigantes qu'il me disait doucement dans le lit.

J'étais là, assis au pied du lit, j'écoutais, j'écoutais sans arrêt les mots de cet homme.

« Tu verras mon fils, le jour où tu sortiras avec une noire, c'est ça oui, un jour, tu devras essayer avec une noire. »

Alors moi, je ne bougeais pas, je restais là, et j'écoutais avec un malin plaisir.

Il me parlait de ma mère, de ses aventures.

Il me disait qu'il l'aimait, mais que c'était une salope.

Il me racontait tout, tout ce qu'il avait fait, il me disait qu'on avait essayé de le droguer, que ce n'était pas sa faute s'il était dans cet état.

Un jour, un de ses jours d'amour, il avait décidé de venir nous chercher pour nous emmener loin, très loin, disait-il.

On a dû se cacher dans un placard, on trouvait ça drôle, il fallait jouer à cache-cache.

La partie arrive à son terme.

Je ne dois plus me cacher.

Je dois sortir.

Je dois dire que je l'aime, mais que nous ne pouvons pas partir avec lui.

Il y a encore école demain. Il ne faut pas rater l'école, c'est important l'école.

Je double, ça y est, je recommence mon année, tiens, je double encore une fois, (170)comme c'est bizarre ces années qui se ressemblent. Je double, je double pour la troisième fois, c'est pas très grave, on trouvera bien une autre solution que l'école.

Je vais à l'école, je dors à l'école, normal, les flics sont passés hier soir.

Les flics :

« Saluent les enfants. »

« On vient vous dire bonsoir. »

« Y'a personne en dessous de votre lit ? »

« Y paraît que votre mère y aurait caché un amant de votre âge. »

« Ah non, il n'y a personne ? »

« La chambre de maman, c'est par où ? »

« Vous nous montrez le chemin. »

« Oh qui voilà, mais c'est le jeune garçon. »

« Monsieur, papiers d'identité, ceci est une prise d'adultère. »

« Comment ça une prise d'adultère, il n'est pas encore cinq heures du matin, vous êtes trop tôt, votre montre avance monsieur l'agent. »

« Ça va les enfants, vous pouvez aller vous recoucher. »

Papa et maman n'ont pas encore fini de se séparer.

Ils s'aiment encore trop pour pouvoir en finir.

Mais maman a un super avocat.

Si vous voulez, je vous le présente, il est d'accord de vous protéger des monstruosité de votre méchant papa !

Hier soir, j'ai rencontré la lectrice.

On cause, elle me prend, elle m'emmène danser.

C'est bon. C'est vraiment bon.

Ça fait trop longtemps, je vais dire des banalités, mais elle était douce, très douce.

C'est con, mais elle sentait bon, très bon.

Ça a commencé tout doucement, on s'est regardé, elle m'a dit oui, j'ai dit oui et (171)on s'est mis à danser.

J'ai jamais eu peur, j'étais pas impatient, je me suis laissé aller, ça a duré une éternité, on s'est arrêté, on a recommencé.

Elle était légère, très légère, pas d'effort, rien, tu te laisses porter par son rythme et tu finis par sentir sa tendresse.

Je crois que si elle avait pas été là, j'aurais continué à danser avec elle toute la nuit.

C'est con, mais j'aurais continué jusqu'au bout de la nuit, je l'aurais ramenée chez elle, j'aurais essayé de ne pas être encombrant, ça serait devenu fort, puissant, plus du tout léger, presque violent.

On n'a rien dit.

Je suis parti.

Je l'ai embrassée et j'ai eu peur de la gêner.

Tant mieux, chacun son chez soi, on mélange rien, juste des instants, des instants de bonheur, des moments de laisser-aller.

Je ne sais pas si je dois lui faire lire mes textes.

Non, non et non.

Tu dois lui montrer.

Elle lit, elle observe et elle ne dit rien.

Toi tu regardes aussi son travail, tu regardes son corps, tu aimes la voir bouger, tu aimes la voir danser toute seule. Enfin, c'est un peu triste de danser toute seule. Si tu oses, moi je veux bien essayer de ne pas te marcher sur les pieds.

Je parle, je parle de la lectrice et je me dis qu'elle n'a encore rien lu. C'est absurde, je parle d'elle, je cause et on lui demande pas son avis. Et quoi encore, il faut la permission maintenant pour parler d'elle ? Mais t'es débile ?

C'est pas une lectrice, c'est une femme, tu as passé la nuit avec elle, et vous ne vous êtes pas beaucoup regardés. Là moi, je crois que j'ai de l'avance, je la regarde, je l'observe, je vois ces films. Dans la vie, elle fait des films, elle raconte des histoires, elle met de l'ordre, elle raconte ce qu'elle veut, elle regarde, elle met sur la pellicule et elle a des souvenirs plein la tête, elle sourit quand on lui parle de son film, elle n'ose pas encore rire, allez ça vient presque, elle rigole, elle rigole de cette histoire et elle se dit que l'on peut vraiment raconter n'importe quoi si on a une lectrice.

Hier, rendez-vous.

Je suis fragile, nerveux.

(172)C'est étrange cet état.

Je suis amoureux, je sais pas si je suis amoureux.

C'est elle, c'est la danseuse qui me fait cet effet.

Je sais pas.

Surtout pas lui dire que je ne gère rien. Avoir l'air d'un type qui assure, raconter deux trois anecdotes et essayer de lui plaire encore un petit peu.

Elle est assise là dans la salle, elle attend, c'est étrange, elle a une bière à la

main.

Avant, quand je voyais une femme une bière à la main, je trouvais ça choquant, mais alors là, la lectrice dans ce théâtre toute seule avec sa bière, c'était vraiment formidable.

Tiens, c'est marrant, je raconte cette histoire et je me demande si elle est susceptible.

Cette question c'est vraiment une sacrée question intéressante, savoir si quelqu'un est susceptible. Ça y est, de nouveau cette culpabilité qui revient, est-ce qu'elle va aimer que je raconte l'histoire de la bière, est-ce qu'elle est d'accord que l'on parle d'elle comme ça.

Déjà, juste avant l'entrée des comédiens, elle a fait fort la petite dame.

En deux mots un mouvement, elle sabote mon plan jeune romantique solitaire.

Eh dis, t'es pas obligé de te mettre à côté de moi, si tu veux, tu peux te mettre n'importe où dans la salle.

Non, non, ça va là, je suis bien.

D'habitude la lectrice quand elle veut me faire comprendre que je suis le bienvenu, elle me propose de partager quelque chose avec elle : sa cigarette, son sandwich, sa bière.

Un jour, elle m'a même demandé de lui porter son manteau.

Y a vraiment rien à redire, c'est sûr elle sait y faire.

Juste après le spectacle on s'installe à une table et on se met à discuter, je sais pas si c'est l'effet de la bière ou si c'est l'ambiance du théâtre, mais c'est de nouveau bon.

Pourtant on n'est pas sur une piste, y a pas de musique, on ne ferme plus les yeux et je continue d'être un petit peu nerveux.

Elle a dit qu'elle avait lu mon texte, elle m'a posé des questions, elle m'a dit qu'elle voulait comprendre. Peut-être que je rêve, mais en trois questions, elle m'a fait comprendre qu'elle avait lu plusieurs fois mon premier texte.

(173) Quand je vous dis ça, je suis ému, je suis stupidement ému.

Je lui ai dit d'ailleurs que quand elle me posait toutes ces questions, je pensais à ce jour où j'ai vu l'écrivain dire en public tous ses mots d'amour. L'écrivain, mon copain, il vit avec une peintre. Sans faire de bruit, le bandit, il avait réussi à travers un texte sur la peinture à faire la plus belle déclaration qu'il m'ait jamais été possible de voir. Devant deux cents personnes, le type sans en avoir l'air, il séduisait comme un dingue. C'était pas romantique, c'était tout simplement bien joué.

Alors on a oublié nos pas de danse, on s'est mis chacun de notre côté de la table, et on, enfin elle, a commencé le feu d'artifice :

« Dis donc mon gars, cette lettre, tu l'as fait lire à combien de personnes ? »

J'ai le choix : soit-je fuis, soit-je m'explique, enfin, j'essaye.

Un jour, dans un texte, j'ai fait dire à un personnage que tous les êtres d'amour étaient des fuyards. Et bien je n'écrirai plus jamais ça, les êtres

d'amour, ce ne sont pas des fuyards.

Mais attention à vous, madame la lectrice, n'allez pas croire que je n'ai plus d'affection pour les fuyards, les fuyards savent aussi très bien danser.

Les êtres d'amour ils ou elles s'installent à une table, ils ou elles marquent une distance, ils commandent deux bières et ils restent avec vous.

A un moment, ils posent leurs questions.

Ce texte, je veux qu'il soit public, je veux qu'il n'engage que moi, je veux qu'il soit librement lu par la lectrice ou le lecteur.

On danse quand les mots sont inutiles, c'est pour ça, c'est plus facile que de répondre aux questions...

Alors, elle me dit encore : « Mais dans ton texte, tu lui dis tu ou vous à la lectrice ? »

A ce moment, le fuyard, se ramène : « Ah ben ça, c'est comme tu veux. »

J'écris, j'écris, et je me demande si c'est pas un peu oppressant pour elle cette histoire.

Je lui ai rien demandé moi, je m'impose, je l'impose au public, comme la lectrice.

D'ailleurs, elle me l'a demandé la lectrice. Elle m'a dit : « Mais, mon petit gars, est-ce que t'as déjà pris des risques dans la vie ? »

Moi, je crois que j'ai déjà pris tous les risques.

(174)Enfin, tous les risques. Façon de parler, y a risque et risque. Le vide, le grand saut, l'abandon total, la chute libre, le lâcher-prise général.

Non, non, vous rigolez ou quoi.

Non, non, non et non et non. Le planeur sans ailes, le Boeing sans moteur, la voiture sans ceinture, vous rigolez ou quoi, pas d'assurance, pas de mutuelle pour ces choses-là, pas de prime. Pas de mérite, pas d'ordre et pas de réception, pas d'atterrissage sans casse.

Jamais, jamais, jamais de paresse.

J'ai décidé de parler de la lectrice.

Elle avait encore une fois raison, c'est ça le vrai risque, parler de sa lectrice sans lui demander son avis, c'est ça le vrai risque.

J'ose pas l'appeler, j'ose pas l'appeler, c'est infernal, il paraît que l'amour, c'est du temps. Ben alors, il me reste du boulot, y a encore du chemin.

L'amant, l'amant de ma mère, mon copain, il habitait juste à côté de chez nous, j'avais qu'à prendre mon vélo et en cinq minutes, j'étais chez lui.

Un jour, un jour d'angoisse, j'ai pris le vélo, et je suis allé rechercher ma mère.

Elle était pas contente ma mère. Elle m'a dit : « J'arrive tout de suite, tu rentres à la maison et je suis de retour dans cinq minutes. »

Je suis rentré et j'ai attendu qu'elle revienne.

Après, quand le fiérot, il a commencé à prendre ses aises, quand il a

commencé à lui rappeler qu'il n'avait que vingt ans, alors là, c'est elle qui a commencé à attendre, elle était terrorisée, elle n'osait plus le déranger, « il fallait lui laisser sa jeunesse », qu'elle disait.

Elle arrêta pas de nous dire qu'à trente-sept ans, elle connaissait pour la première fois l'amour, le vrai, le grand, le beau, le magnifique amour.

Nous, il fallait surtout que l'on retienne la leçon, pour être bon, il fallait être jeune, posséder une Golf GTI, travailler dans un magasin de haute couture et avoir une affiche d'*American Gigolo* dans sa chambre.

Le seul petit problème, c'est que le rigolo, il dormait dans la maison du paternel.

Alors, lui, vous comprenez, en bon dépressif, il a fait venir les flics.

A l'époque, je me souviens, juste après la visite, il a donné un coup de fil.

Il disait que c'était pour nous que les policiers étaient venus à la maison.

Je sais pas si c'était pour nous, mais je sais que l'amant il a foutu le camp.

(175) Comme elle pouvait pas lui dire son amour au petit jeune, elle a commencé à nous raconter ses doutes, ses craintes.

Ça fait une semaine que je n'ai plus de nouvelle d'elle, pas facile d'écrire quand on a plus de nouvelle de la lectrice. J'essaie, j'essaie pourtant d'avoir de l'imagination, je m'efforce, mais à force, je perds mon souffle.

Elle n'aime plus ce que j'écris, elle en a marre de mes mots.

Peut-être, elle a trouvé autre chose à lire, un texte plus intéressant, un texte plus intéressant pour elle.

J'en sais rien, demain peut-être, vous sortirez de chez vous, vous la croiserez, vous lui écrirez un petit mot et vous vous direz ça y est, c'est dans la poche, c'est une histoire qui commence, moi aussi j'ai une lectrice.

Ensuite, en parlant d'elle vous finirez par parler de vous.

Vous essaieriez de vous cacher, de fuir, mais vous serez obligé de parler de vous.

Ne lui demandez jamais de se livrer, parlez pour elle, dites-lui qu'elle vous aime, dites-lui qu'il n'y a aucun doute, qu'elle est complètement folle de vous, prenez ce risque, soyez joueur, prenez des risques, mais n'engagez personne d'autre que vous, parlez pour elle, parlez pour vous, mais protégez-la, laissez-lui de la liberté, laissez-lui le choix.

Qu'est-ce que je fais, j'attends et je lui en veux d'être la cause de mon ennui, j'insiste et je prends le risque de devenir encombrant, je sais pas, j'écris.

Elle est revenue, elle a sonné chez moi, elle s'est assise, elle a rien dit, pas d'explication.

Moi, ce que je trouve intéressant, c'est le conflit, c'est le calme après la tempête.

La lectrice, elle pense que ce qui est intéressant dans une histoire, c'est de traverser les conflits. C'est vachement bien de se dire ça, mais faut avoir les moyens de les supporter les conflits, madame la lectrice.

Il faut avoir fréquenté l'amour, le vrai, celui qui a de la bouteille pour oser assumer les conflits.

Faut avoir une sacrée confiance en soi pour assumer les conflits.

Je t'emmerde, ta gueule, tu la fermes maintenant, non, allez, vraiment, c'est trop con.

On a quand même d'autres choses à foutre que de s'occuper de nos petits conflits.

(176) En bon Belge, et en bon fuyard, moi je les évite les conflits.

Un jour, dans un café de St Gilles, la lectrice, elle m'a provoqué :

« Tu n'as pas le droit de dire que tes parents ils ne s'aimaient pas. »

Alors, moi je me suis énervé, j'ai gueulé :

« De quel droit tu me parles de mes parents, qu'est-ce que t'en sais toi d'abord ? »

Et puis, t'es qui toi pour oser me dire que je me trompe. Ça c'est fort, comme ça tu remets en question mes certitudes. Et puis maintenant tais-toi, j'en ai marre, Ferme-la, ferme-la, moi j'en ai marre, je rentre chez moi ! »

En rentrant, shootant dans tout ce qui traînait sur les trottoirs, j'explose la boîte que j'avais un jour découvert dans la maison de mon enfance.

Je m'arrête au coin de la rue et je regarde les photos qui sont étalées tout autour de moi.

Elles sont partout les photos, elles m'entourent de partout les photos.

Les photos, ma mère ne veut plus les montrer, elle les a cachées dans la boîte, les photos.

Mon père, il disait : « Les enfants, il faut faire un choix, moi, j'ai choisi, je ne serai pas photographe. »

Il avait raison, il n'était pas photographe, mais alors, pourquoi il nous le disait, pourquoi, il ne nous disait pas, moi les petits gars je suis vendeur de mètres, je vends des appareils pour calculer les distances. Je vends des appareils qui mesurent les distances et je m'éloigne, je m'éloigne de ma passion, je nourris mes gosses, ça bouffe des gosses, vraiment, ça bouffe beaucoup des gosses. En plus, il faut nourrir sa femme, alors, vous pensez, la photo !

Bon OK, elles sont carrément kitsch, période Hamilton flou artistique de l'époque où il était encore jeune. OK, elles sont floues les photos du paternel, mais alors là, qu'elles claquent. Malgré les guerres et les trêves, il existe avec ces photos, une preuve irréfutable.

Il y avait donc, bel et bien eu quelque chose entre les deux champions du monde.

La lectrice, elle avait raison, cet après-midi là, j'avais dit une grosse connerie dans le café de St Gilles. C'est à ça que ça sert aussi une lectrice, ça sert aussi à écouter les conneries.

Ceci dit, si un jour, tu trouves que j'ai dit trop de conneries, ne planque pas mon(177) texte dans une boîte.

Ma mère, je l'ai jamais vue avec un bouquin entre les mains, elle aimait regarder les photos, mais elle ne lisait jamais.

Elle regardait beaucoup la télé ma mère, pour passer le temps je crois, pour ne pas trop voir les photos, elle regardait la télé.

Faut quand même que je vous dise qu'elle travaillait beaucoup, ça c'est vrai, elle travaillait beaucoup. Alors quand on travaille beaucoup, on a pas le temps de lire, on a pas le temps de trouver un texte à lire. On voudrait bien pouvoir lire, mais on a pas le temps, et quand on a pas le temps de lire, on a pas l'envie d'écrire, et quand on a pas l'envie d'écrire, on ne risque pas de trouver un lecteur.

La lectrice, elle s'est lancée, ça y est, elle écrit, elle m'a envoyé une lettre, pas une lettre publique, non, une vraie lettre, une lettre pour moi, une lettre juste pour moi, rien que pour moi, une lettre avec un je, un vrai, un grand je, un je sans nom, un je que l'on comprend à la première lecture. Un je qui ne vous regarde pas, un je dont je ne vous parlerez pas.

Imaginez, vous écrivez à votre lectrice, celle que vous avez rencontrée l'autre jour, en sortant de chez vous. Sans vous prévenir, elle montre à tout le monde vos lettres. Qu'est-ce que vous faites ? Eh bien, moi je vous le dis, vous vous tirez à toute vitesse, vous prenez la poudre d'escampette et vous vous tirez à toute vitesse. Vous ne vous laissez pas faire, vous cessez dans la seconde de lui écrire, et vous vous trouvez un autre lecteur ou une autre lectrice.

C'est compliqué d'écrire une lettre d'amour publique.

Si j'écris à la lectrice, c'est pour faciliter les recherches, pour le moment, je ne la trouve, je la cherche, mais je ne la trouve pas.

Allez courage, elle va finir par comprendre, elle va finir par comprendre qu'elle serait bien avec toi. Là, pour le moment, elle peut pas te le dire, mais c'est sûr, un jour, elle y arrivera. Maintenant, elle peut pas, elle te l'a dit d'ailleurs, maintenant, je ne peux pas, c'est trop compliqué pour le moment.

Je sais ce que je veux réussir à dire à la lectrice.

Ce qui va suivre, te semblera peut-être énorme.

J'aimerais t'écrire jusqu'à mes trente ans, ensuite, j'aimerais relire mon texte jusqu'à quarante pour terminer le texte tout en douceur pendant encore quelques années.

Ça y est, j'ai osé, c'est énorme, ce que je viens de dire, mais ce n'est pas très grave, je l'ai dit maintenant, c'est fait, ça y est, y a plus qu'à choisir le temps que tu (178)consacreras à ta lecture.

Après tout, t'es pas obligé de lire mes mots.

Je sais déjà ce qu'elle va me dire, la prochaine fois que l'on va causer dans un café de la ville.

Tu vas me dire que j'ai pas le droit de mettre la pression comme ça, que tu m'as rien demandé.

C'est dur, j'ai l'impression de perdre du poids, de perdre toute mon énergie. Les mots n'ont plus de sens, il y en a eu trop.

Au fond, peut-être, que quand on est amoureux, la pire des choses à faire,

c'est de se mettre à écrire à sa lectrice, y a plus de mystère, peut-être, que ça tue l'amour, d'écrire et de raconter ses histoires à la lectrice.

Je sais pas, vraiment, je sais pas, j'aimerais bien, qu'elle me réponde, parce que là, je me sens un peu seul, j'en ai marre de me sentir seul avec mes questions, après tout, ça lui coûterait rien de me donner ses réponses.

Elle pourrait se rappliquer chez moi, elle me dirait :

Voilà, ça me touche tout ce que tu écris sur moi, ça me touche, que tu aies envie que notre histoire soit publique, mais moi, ça me fait peur. Cette histoire, ça me fout carrément les jetons. De t'avoir rencontré, ça me fout les jetons. A vrai dire, je t'ai rien demandé, t'arrives là, comme si de rien n'était avec tes certitudes ! Tu me dis, que t'es prêt à vivre une belle histoire, que tout ne dépend plus que de moi, mais moi, je t'ai rien demandé moi, j'étais bien là tranquille toute seul dans mon coin...

Attendre, attendre qu'elle revienne, être là pour quand elle dira oui, ne jamais l'accompagner jusqu'ici, la laisser venir, avoir le courage d'attendre.

Attendre, mais ne jamais perdre son temps, être actif, écrire, lui dire que je l'aime, être silencieux, mais ne jamais se taire, enfin écrire ce qui n'est pas audible.

Son corps, il m'émeut, il me rend furieux, il m'inquiète, il me surprend, il se domine, me domine se donne et en redemande. Parfois, je ne le comprends pas, il me parle dans un langage que je ne maîtrise pas encore vraiment.

Hier, j'ai eu vingt-quatre ans, tu m'as invité au restaurant, on a arrêté de boire de la bière et tu as commandé du vin.

Tu m'as dit que je ne devais plus te laisser seule, tu m'as dit que quand je m'absentais, le quotidien réapparaissait.

C'est con, parce que moi, j'aimerais bien réussir à écrire de belles choses sur le (179)quotidien.

On fait du stop, une voiture s'arrête, je monte devant, tu montes derrière.

Je discute avec le conducteur et j'ai envie de passer mon bras derrière le fauteuil, de t'effleurer et de ne rien dire.

Etre envahi par la dualité c'est infernal, c'est étouffant d'être envahi par la dualité ! Je commence à vouloir faire un choix.

Mon frère, François, il était là en même temps que moi, il faisait tout en même temps que moi. J'ai été obligé, dès le départ, de partager, on m'a pas demandé mon avis, il était avec moi dès le départ.

Ma mère, elle se faisait appeler Catherine. Maman, elle a jamais voulu que l'on prononce ce mot. J'aurais bien aimé apprendre à dire maman, mais on n'a jamais été entraîné à prononcer ce mot. Je sais pas ce qu'il leur a pris aux champions du monde, mais dès le départ, ils avaient décidé de se faire appeler par leur prénom.

Aujourd'hui, quand on en parle, ils disent que c'était une erreur, ils disent que c'était une mode stupide. Ils disent que ça faisait plus cool, ils ne disent

jamais que c'était plus simple pour eux. C'est vrai, je suis d'accord avec vous, c'était une mode stupide.

J'ai honte, j'ai honte quand je prononce vos noms, j'ai honte quand je dois vous appeler Catherine ou Jacques en public, j'aurais bien aimé moi pouvoir dire maman ou papa.

J'aurais bien aimé que les gens, ils ne m'entendent jamais prononcer les mots Catherine et Jacques.

Anne, c'est un beau prénom, il n'y a pas d'erreur, tu t'appelles bien Anne, tu ne t'appelles pas maman, ni papa, il n'y a pas de dualité, tu t'appelles Anne, tu portes ton corps avec grande classe, et quand j'écris ton nom, ma vie se clarifie.

Alors, vous comprenez maintenant, pourquoi j'en ai marre de donner un faux nom à la femme que j'aime. Son vrai nom à la femme que j'aime, c'est Anne.

Il n'y a pas de hasard, il n'y a jamais de hasard. La dualité, elle me suit partout, partout où je vais, vous êtes deux. Vous n'êtes pas deux, tu es toute seule, la lectrice et toi, vous ne faites qu'une. C'est pas toi qui me trompe, c'est pas toi qui me donne deux noms, moi, je n'ose pas choisir, alors, parfois j'écris à la lectrice, et parfois, je vais boire un verre avec la femme que j'aime. Mais c'est difficile de ne voir que la femme que j'aime, j'ai toujours l'impression que la lectrice m'attend au carrefour.

Donc, mon frère et moi quand on était encore ensemble, on se partageait (180)Catherine. Maintenant, j'ai rencontré Anne, j'ai écrit maman, j'ai rangé Catherine et je suis tombé amoureux d'Anne. Y a juste encore un petit stûût, je ne sais pas si j'ai le droit de lui demander de me choisir. Jamais, de toute ma vie, je n'ai encore demandé à quelqu'un de me choisir.

Pour la première fois de ma vie, je suis seul. François, il est de l'autre côté de l'océan, et moi je suis seul, je cherche l'amour, un amour pour moi tout seul. Un amour que je n'aurais plus à partager avec personne.

Mon frère, François, lui, je n'ai pas de difficulté à l'appeler de son vrai nom, je n'ai pas besoin de vous raconter des histoires sur lui.

On est assez d'accord, sur ce que je vais vous dire.

Il fallait que ça cesse.

Ben oui, notre couple, il fallait bien que ça cesse.

Ça a pas été facile de se séparer, on s'est pas dit grand chose, et ça a mis le temps.

En fait, j'ai l'impression, que c'est surtout de l'image qu'avaient les gens de nous qu'on a dû se séparer, les gens, ils voulaient qu'on soit des jumeaux, ça les faisait fantasmer les gens, qu'on soit des jumeaux.

Ils aimaient nous regarder les gens.

C'était facile pour eux, quand ils en avaient marre de l'un, ils allaient chez l'autre, et ainsi de suite.

On formait un beau couple, qu'ils disaient les gens, on était vachement mignon.

« Les jumeaux », qu'ils disaient les gens !

« Anne, les couples, ils sont parfois excessifs, crois-en mon expérience. »

Y a rien à faire, ça me fout la trouille les couples.

J'ai toujours peur de me perdre quand je m'engage dans une histoire, j'ai peur de perdre mon identité, j'ai peur de perdre mon nom. J'ai peur qu'on finisse par redire les jumeaux.

Moi, je ne dis jamais mon jumeau François, je dis toujours François, mon frère, j'aime bien dire que j'ai un frère jumeau, mais je n'aime pas le montrer aux autres, sacrée bonne vieille rivalité ! »

Maintenant, je sais, les gens, ils aiment bien m'entendre parler de mon frère, ça satisfait leur curiosité, et il n'ont pas à se mouiller, je leur parle de nous, et ils savent ce qu'ils ne doivent jamais faire.

Entre François et moi, très vite, il y a eu une sorte de trêve, très tôt, on a essayé (181) de partager, c'était pas facile, mais on s'en est pas trop mal tiré.

Avec le temps, on a fini par comprendre, que la seule et la vraie solution, c'était de nous séparer. Vous savez, il y a des gens, ils vont chez le psy pour réussir à se séparer, et bien, les jumeaux, c'est la même chose, sauf que la séparation, elle est pas le résultat d'un choix, c'est une obligation.

Un jour, à la TV, j'ai vu un documentaire sur un couple de jumelles.

Elles faisaient tout ensemble, elles dormaient, elles travaillaient et elles mangeaient ensemble.

Pour elles, la rivalité, avait été trop difficile à supporter, alors, la seule solution, c'était, de devenir identique.

Non, la solution à toutes les rivalités, ce n'est pas de devenir identique, la solution, c'est de se forger son identité, la solution, c'est d'écrire pour montrer qui on est, c'est partir de l'autre côté de l'océan pour revenir encore plus différent.

François, moi je sais, que tu ne me ressembles pas, je sais que tu as souffert comme moi, je sais et je comprends tout cela, mais je sais aussi qu'il nous faut maintenant réussir à faire parler de nous au singulier.

C'est drôle, quand je pense à Anne, je voudrais que l'on parle toujours de nous au singulier, c'est curieux de devoir t'écrire ça. Anne, te voilà prévenue, le jour où j'entends quelqu'un parler de nous au pluriel, je me casse dans la seconde.

Il y a une phrase de Rilke que je n'ai aucune difficulté à retenir : « L'amour, c'est deux solitudes face à face ».

Il n'y avait donc pas d'amour entre ces deux sœurs jumelles, il n'y avait pas de solitude, donc, il n'y avait pas d'amour.

Anne, ta solitude elle me rassure, ta solitude elle émeut le jumeau qui se cache.

Hier, Jacques, putain, pas Jacques, papa, putain, papa.

Hier donc, papa m'a appelé.

On a essayé de se causer, mais Jim et Louis, ils avaient décidé de faire le

chambard.

Ah ! oui, il faut que je vous explique, maintenant, Jacques, mon père, il a refait des enfants avec une autre femme que Catherine, putain, pas Catherine, maman, putain, maman.

Eh ! bien, vous ne me croirez peut être pas, mais il a refait des jumeaux.

Incroyable, François et moi, d'un coup, on perd notre statut de star.

Ces deux salopards, ils nous piquent notre statut de vedettes.

(182)Non, plus sérieusement, hier, j'ai été ému.

Papa ne m'a pas parlé de Martine, mais de la maman de Jim et de Louis.

Il m'a dit : « Tu sais, il commence à être temps qu'ils aillent à l'école. Mais leur maman, elle a un petit peu peur que ce soit trop tôt. »

Incroyable, il a prononcé le mot, il a prononcé le mot maman, il y est enfin arrivé.

Parce que vous savez, moi je me dis toujours que quand on a prononcé le mot maman, on est très vite obligé de se faire appeler papa.

C'est super, tu vas y arriver, tu vas y arriver à te faire appeler papa, tu l'auras bien mérité, il aura fallu le temps, mais tu y seras arrivé.

Parfois, il m'arrive, de me dire que ça ne doit pas être facile pour un couple néophyte, de se retrouver à la tête de l'éducation d'un couple de jumeaux.

Une femme et un homme, ils se débattent avec leurs solitudes, ils s'aiment parce que c'est pas facile de vivre seul, ils s'observent, ils se cachent, pour finir par avoir envie de faire un enfant.

Parce qu'ils voudraient d'abord commencer par faire un enfant, ils n'imaginent pas qu'ils vont en avoir deux, ça ne leur semble pas imaginable d'avoir deux enfants d'un coup. Et pourtant, oui, c'est possible, ça arrive, moi je peux vous le dire.

Alors, le jour où ils se retrouvent avec leurs deux moutards dans les bras, j'ai l'impression, que c'est la lutte qui commence.

Déjà, il y a les fantasmes.

Nous, on représente ce qu'au plus profond de vous, vous avez toujours rêvé, on représentait votre idéal.

On est tout le temps ensemble, jamais séparés.

On est le reflet de vos rêves les plus fous.

Vous nous regardez, vous êtes attendris, mais vous êtes aussi jaloux de ce qui nous arrive. Vous vous êtes mariés, vous avez essayé de former un couple, mais nous, depuis qu'on est avec vous, vous commencez à réaliser que vous n'aurez jamais ce que vous aviez espéré tous les deux. Vous ne pourrez jamais rien y faire, vous ne nous ressemblerez jamais.

Maman, elle y a cru, elle s'est accrochée, elle a essayé de nous ressembler, elle a essayé de s'immiscer parmi nous, mais elle n'y est jamais arrivée.

C'est dur, pour un couple, de se retrouver face à des jumeaux, ça vous a renvoyé au plus profond de vous, et ça vous a obligé à vous séparer.

(183) Tu viens de plus en plus souvent chez moi, tu arrives à l'improviste, on ne se parle pas beaucoup, on a tous les deux beaucoup travaillé, tu prends un bain, je dois acheter de la mousse, c'est un des plaisirs du soir bonsoir.

Je sais pas si c'est juste, mais j'ai l'impression que quand tu viens chez moi, c'est pour te reposer, et bien, tu viens quand tu veux, tu prends ton bain, j'écris mon texte et je t'écoute.

Le bruit de l'eau est apaisant, je suis fier.

Avec toi, je n'ai plus l'impression qu'il me faut être seul pour écrire.

C'est la première fois que j'écris quand quelqu'un prend son bain dans mon appartement, c'est la première fois et c'est avec toi.

Quand tu as fini, tu viens me rejoindre et je te lis ce que je viens d'écrire.

Papa, il passait des nuits entières dans son labo de photo, la seule chose dont je me souviens, ce sont les plaintes de maman qui trouvait qu'ils ne se voyaient pas assez, elle aimait pas le voir travailler dans son labo maman.

C'était inquiétant pour elle de le voir travailler dans son labo.

Elle était peut-être seule, elle aurait dû aussi se mettre à travailler, elle aurait dû aussi se mettre à parler de l'amour, elle aurait dû parfois se promener dans ton labo et te dire que ce que tu faisais était bien, que ça lui plaisait.

Je suis sûr qu'elle te le disait, mais je sais pas très bien ce qui s'est passé, un jour tu as arrêté de travailler.

Tu as rangé tes appareils et tu as cessé de nous prendre en photo.

A la maison, j'en ai des milliers de photos de nous.

Et puis, un jour, je ne sais pas pourquoi, tu t'es arrêté, dès qu'on a eu sept ou huit ans, tu n'as plus jamais pris de photos de nous.

Il y a deux ou trois ans, tu as essayé à nouveau, tu as fait un cliché de François.

Elle est étrange cette photo, on dirait que François trône sur le canapé, il a l'air trop grand pour le cadre, il a l'air trop grand pour le photographe, c'est vraiment étrange, quand on était petit, les photos tu les prenais à la hauteur de notre visage, maintenant, François, tu le prends de pied, il semble vraiment trop grand pour le photographe, François.

Tu as recommencé à prendre des photos, tu travailles à nouveau, tu essayes d'aimer Jim et Louis, tu essayes de te faire appeler papa, tu essayeras de prendre des photos de Jim et de Louis jusqu'au bout, tu ne t'arrêteras plus jamais, ça tu me le promets, juré, c'est sûr, maintenant, tu ne t'arrêteras plus jamais, c'est sûr, (184) maintenant tu vas y arriver, maintenant tu es prêt. Si tu veux, tu peux aussi essayer de refaire des portraits de nous, de François et de moi.

Anne, un jour, à la mer, elle a pris un appareil photo, elle s'est assise en face de moi, elle m'a regardé, elle s'est dévoilée et elle m'a pris en photo.

Anne, tu ne refais plus jamais ça ou alors, tu fais attention à moi.

Ca m'a touché quand tu m'as pris en photo, j'étais ému, je te trouvais magnifique avec ton appareil, tu étais courageuse, tu étais un être d'amour.

J'avais envie d'être beau, j'avais envie que tu saches que ça me faisait du bien.

J'avais envie de me laisser aller mais je n'y suis pas parvenu.

Ma mère, quand j'étais chiant, elle me disait tous le temps, toi tu ne trouveras jamais de femme, t'es pas assez gentil.

Ton frère, lui au moins il sait être gentil avec les femmes.

Putain de merde, c'est vrai, lui au moins, il a une femme, il vit avec sa mère, il arrive pas à la quitter !

Anne, elle pense pas les mêmes choses que toi.

T'avais pas le droit de me dire toutes ces conneries, tu m'en as raconté des conneries.

T'as toujours été égoïste, t'as toujours dû tout nous raconter.

Qu'est-ce que j'en avais à foutre moi de tes histoires avec papa ?

Qu'est-ce que j'en avais à foutre de savoir que papa sa première angoisse, c'était de savoir si c'était bien lui notre père ?

Moi, je m'en fous de tes conneries, je te dis que t'avais pas le droit de nous raconter tout ça. Je veux pas savoir que t'avais un amant, je veux plus avoir de choses à cacher, tu gardes tes histoires pour toi et tu nous laisses en paix maintenant.

Moi aussi, j'ai eu peur, j'ai eu peur que ce ne soit pas toi notre vrai père.

Tous les enfants, ils imaginent un jour que leurs parents ne sont pas leurs vrais parents, ils imaginent que les leurs sont plus beaux, plus grands et plus forts, mais toi, tu ne nous as pas remis sur la bonne voie, tu nous as encore plus fait douter, tu nous as raconté tes angoisses et nous on a été obligé d'avoir peur d'aimer.

Imaginez, un enfant de sept ans, sa mère le prend dans un coin et elle lui dit tout à coup que son père n'est peut-être pas le bon !

La mère, elle raconte à son fils, qu'avant de tomber enceinte, elle en aimait un autre que son père, mais que parce qu'un soir, ils n'avaient pu se contrôler, ils ont fait (185)des jumeaux.

Vous faites quoi, vous quand on vous raconte ça ? Je ne sais pas ce que vous faites, mais ce que je sais, c'est qu'il vous faudrait du temps pour que vous réussissiez à le dire.

Quand je l'ennuie, elle me dit toujours que je sais tout mieux que tout le monde.

C'est vrai, elle a raison, elle peut pas se tromper en me disant ça, puisque c'est elle qui m'a tout raconté.

Anne, j'aime ta force, j'aime ta mauvaise foi, ta persévérance, j'aime ce que tu fais, j'aime ton art, j'aime le cinéma, j'aime ta voix, ton écriture, j'aime ton indépendance, ta tendresse, j'aime ton plaisir, j'aime tes cris, j'aime ton odeur, j'aime tes cigarettes, j'aime quand tu viens prendre un bain, j'aime quand tu me regardes, j'aime quand on danse ensemble, j'aime la musique que tu écoutes, j'aime ta rigueur, j'aime tes combats, j'aime ta lutte. J'aime ta nudité, j'aime ce

que tu me demandes, j'aime que tu m'aimes.

Mais comment on va faire, ça va pas être simple, comment on va faire si nos horaires, si nos fatigues, si nos moments de doutes et de craintes, ils ne correspondent pas. Et bien, moi, je te dis qu'il n'y a pas de crainte à avoir, ça ira, on est tous les deux très intelligents, extrêmement intelligents, qu'est-ce que je raconte, puissamment intelligents, incroyablement intelligents.

A midi, je sors de chez moi, je prends le tram et je repense au plaisir, à ton corps, je me souviens de ton plaisir qui coule entre mes cuisses, je suis fier, je souris, les gens me regardent, j'ai l'impression qu'ils savent que je suis amoureux..

Le tram roule, je ne suis distrait par personne, je me laisse emporter par ta présence, c'est un instant, c'est un de ces instants où l'on se donne le temps d'aimer en solitaire.

C'est court, intense et vrai, j'ai l'impression que tu es avec moi.

Tu es à côté de moi.

Anne, mon plaisir, pour la première fois, je le sens venir d'ailleurs, mon plaisir il existe dans le tram, dans les cafés, dans les magasins et partout où me rejoindre.

Est-ce que tu crois que c'est normal, cette angoisse, je sais pas, est-ce que c'est la même chose pour tout le monde, est-ce qu'on a tous peur quand les instants de plaisir se font de plus en plus présents, est-ce que l'on est obligé d'avoir peur d'être heureux ?

(186)Imagine, si ça continuait comme ça encore longtemps !

Et si dans six mois, trois ans, dix ans, quarante, cinquante, soixante ans, j'étais encore heureux de penser à notre plaisir en prenant le tram... !

Il paraît que quand on est heureux, il vaut mieux se cacher, j'ai pas envie de me dissimuler, j'ai vingt-quatre ans, je fais ce que j'aime, je suis entouré de ceux que j'aime, et je ne vois pas pourquoi je devrais me planquer.

Les jours passent, chaque nouveau réveil, je m'étonne de voir avec quelle aisance nous partageons une partie de notre temps.

Je me sens fort, aimé et soutenu, j'ai envie de rendre, de partager, d'observer.

J'essaye, de vous dire, de te faire partager mon bonheur, c'est dangereux aujourd'hui de prononcer ce mot, on risque vite d'être traité d'opportuniste et d'égoïste à trop vouloir parler de bonheur.

Mon copain, l'écrivain, lui pourtant, il s'en fout, il écrit un petit essai et il l'appelle, si je me souviens bien : « L'écriture ou une certaine forme du bonheur. » Allez, on y va, on fonce au front, on lance le mot, on recherche le bonheur.

Avant je vous l'ai déjà expliqué, chez moi, les gens ne se disaient rien, le quotidien n'était pas fait de silence, mais plutôt de non-dit. Depuis lors, je parle et j'écris, à vrai dire, ça ne marche pas trop mal, personne ne m'a encore jeté par la fenêtre, on ne m'a pas encore demandé de rendre des comptes, Anne

m'aime malgré les mots et j'ai encore plein d'énergie.

Anne, avec les jours qui passent, je réalise que le quotidien est aussi extraordinaire.

Depuis que j'ai commencé à écrire ce texte, je me dis que parfois tu pourrais croire que j'ai tout organisé, que j'ai tout manigancé, j'aurais mis au point, une tactique.

Jamais, ce qui s'est passé, c'est d'abord et avant tout, l'histoire d'un coup de foudre, une attirance indescriptible, je te croisais et tu m'attirais, alors, je me suis mis à vouloir de plus en plus fort qu'on se rencontre encore.

J'ai commencé à te croiser dans le bus.

Je prends le septante et un, il roule à toute vitesse, il s'arrête à la place Flagey, je regarde par la fenêtre du bus et je reconnais ta silhouette, merde, mon cœur se serre, c'est intenable, les portes du bus se referment, je ne peux plus sortir.

J'arrive chez moi, je ne pense qu'à toi, et je me souviens que tu cherches quelqu'un pour faire une doublure Lumière sur un film.

Je prends mon courage à deux mains, je compose ton numéro :

(187)« Allô, oui, bonjour, c'est Thierry, je t'ai vue tout à l'heure, et j'ai le cœur serré, est-ce que t'as toujours besoin d'une doublure Lumière pour ton film. »

Alors, toi en grande professionnelle :

« Ah oui, j'ai besoin de quelqu'un, mais c'est pas pour moi que tu dois venir, c'est pour le film de ma copine ! »

Je me réveille, je suis encore trop endormi pour pouvoir ouvrir les yeux, je me rapproche de toi, je sens tes seins, ils me disent bonjour, j'ouvre un œil, le deuxième, tu t'es blottie contre moi, il y a quelque chose de magique, dans cet instant, je ne réfléchis plus, j'ai envie de pleurer, je sais que dans cinq minutes, il faudra se lever, c'est normal, alors, je savoure cet instant comme personne d'autre que moi ne pourra jamais le savourer.

J'attends le moment où tu vas sortir ta tête de mon épaule, j'attends le son de ta voix, j'attends pendant cet instant le moment où tu vas me réveiller de ta peau douce pour me dire que ce n'est pas un rêve, que ce matin là était une réalité, qu'il pourrait y en avoir encore beaucoup.

J'attends que ces cinq minutes deviennent mémoire.

J'ai l'impression d'être accompagné par une fée, quand je pense à elle, elle arrive à toute vitesse, elle est d'une fidélité magique, je sais pas comment elle fait, je sais pas très bien quelle est sa recette, mais en tout cas, je peux vous dire qu'elle sait y faire.

Elle se ramène, sans rien dire, elle se rapproche de vous, et elle vous dit,

Tu connais les bisous magiques ?

Alors, vous, vous lui répondez : « Ah non, jamais entendu parler, mademoiselle ».

De ses mains élégantes, elle vous montre sa joue, et vous êtes obligés de l'embrasser.

Dans l'instant, vous êtes envahis par une force surnaturelle, tout à coup, votre fée, avec son bisou magique, elle vous fait comprendre, que vous êtes le plus formidable des amants.

Faut avoir une sacré expérience de fée, ou alors, il faut être une fée surdouée, exceptionnellement talentueuse.

Ma fée, c'est une pro, elle m'apprend à devenir magicien, elle me parle des bisous magiques, et je découvre que moi aussi, j'ai un peu de poudre miracle dans les mains.

(188) Anne, te voilà fée maintenant, après lectrice, te voilà fée, c'est pas mal non plus fée, j'ai une copine, qui raconte, qu'un jour, sa fée a rencontré un ange, ils se sont mis à s'aimer, ils ont monté un numéro ensemble, et maintenant, ils parcourent le monde sans scrupules.

Parfois ils reviennent dire bonjour à leur solitude, l'un et l'autre, ils se réapprovisionnent en poudre magique, puis ils se retrouvent pour rejoindre des pays inconnus.

Pendant un mois, j'ai pris vingt-quatre clichés, j'ai acheté pour la deuxième fois de ma vie un film vingt-quatre prises et j'ai décidé de faire des photos.

Le jour où j'ai acheté le film, je vais dans le magasin, je dis au vendeur, voilà monsieur, je sais pas faire de photo, je sais pas quel putain de film il faut mettre dans l'appareil, mais ce que je sais, c'est que je suis amoureux d'Anne, alors, s'il vous plaît monsieur, expliquez moi comment on pose ce film dans l'appareil.

Alors, le type, il me dit :

« Pas de problème mon petit gars, ne t'inquiète pas, tu vas y arriver à faire des photos de ton amoureuse, tu vas devoir beaucoup travailler, mais tu vas y arriver, j'en suis sûr. »

Alors, le petit monsieur au corps tout frêle, il met le film dans l'appareil et il referme le boîtier.

Voilà, à toi la grande vie. »

Je l'ai attendue chez moi, elle est arrivée juste après son boulot au restaurant, elle a ouvert la porte, je lui ai montré l'appareil et elle n'a pas eu l'air très contente.

Moi, j'ai pas fait attention, j'ai fait semblant de rien et je lui ai fait croire que j'avais d'autres choses à faire que de prendre des photos d'elle.

Je l'ai entendue se préparer pour aller dans son bain.

J'ai encore attendu quelques minutes, je suis rentré dans la salle de bain l'appareil dans les mains, elle a hurlé, elle m'a jeté le Ciné-télé revue à la figure, et elle m'a sommé de laisser cet appareil tranquille, alors, on a parlementé, elle a accepté que je fasse dix photos d'elle à condition que je lui fasse un massage après son bain, moi, ça m'a paru être un bon compromis, alors j'ai pas discuté.

Je me souviens, j'ai pris trois photos d'elle dans le bain, une de ses pieds,

une autre d'elle qui cherche des vêtements dans la malle pleine de linge, et deux autres quand elle sort des toilettes.

Après, quand elle en a eu fini avec la salle de bain, je lui ai demandé une dernière faveur, j'ai pris mon courage à deux mains, je me suis avancé doucement vers elle, je l'ai prise par les épaules, je l'ai assise sur une des chaises de la salle à manger, là où il y avait le plus de lumière et je lui ai demandé de me regarder, elle avait les cheveux encore mouillés, elle était belle, je vous jure qu'elle était belle comme je l'avais encore rarement vue, ça a duré une fraction de seconde, j'ai eu l'impression de comprendre la photo pendant une fraction de seconde, j'ai rien eu envie de dire, j'ai appuyé sur le bouton et quand l'appareil s'est enclenché, elle a fermé les yeux, c'est pas grave si tu as fermé les yeux, c'est pas grave, je te jure, que tu étais la plus belle des femmes pendant cette fraction de seconde !

Tu t'es allumé une cigarette, tu m'as regardé de ton plus profond sourire et puis tu as fermé les yeux.

Quand j'ai eu fini les dix premières photos, j'ai encore essayé d'en faire deux, mais là, j'ai vite compris qu'il ne s'agissait pas de jouer à l'aventurier avec Anne, Putain de merde, oubliez votre appareil, redevenez sage sinon, vous allez en avoir pour votre argent.

Enfin, j'ai quand même réussi à faire encore deux clichés de la bête sauvage dans toute sa splendeur, probablement, mes deux plus beaux clichés d'aventurier saint-gillois.

Le film, terminé, je suis retourné chez le petit monsieur, je lui ai raconté mes aventures et il a rit.

Dans son magasin, à l'entrée, en attendant que le client qui me précédait termine de regarder l'état de ses développements, je me suis mis à regarder des cartes postales.

C'était pas des cartes postales pour les touristes, non, non, en fait, il s'agissait à mon avis de reproductions, des photos d'artistes chevronnés.

Le client ayant terminé sa vérification, je retrouvais mon copain le marchand d'appareil, je lui donne le film, on discute, il me demande à quel nom, il peut envoyer les négatifs au labo et moi je lui dit Telia, Thierry Telia, l'amoureux d'Anne Gardo, vous savez, la très, très belle femme.

Alors, le type, il me dit mais c'est votre père, Jacques Telia, le photographe Jacques Telia, moi, un peu gêné, je lui réponds que oui, je suis le fils de Jacques Telia.

Le petit monsieur, me raconte qu'ils ont fait leurs études ensemble, et qu'il doit sûrement y avoir quelques-unes de ses photos parmi les cartes postales que je venais de regarder avec tant d'attention.

Je suis alors allé vérifier et j'ai trouvé cette photo qu'il avait faite d'une jeune cinéaste, elle s'appelait Vinciane, oui, c'est ça, Vinciane.

(190) L'amour a pris un visage, j'essaie de te faire une place, je ne cesse de me répéter que cet amour n'est pas dangereux, qu'il me laisse toute la place, que je vais, malgré la réalisation des rêves, continuer à pouvoir t'écrire.

Aimer ce serait tout simplement être là, avec toi, à côté de toi, loin de toi sans rien dire, être absent quand il le faut, mais ne jamais disparaître ?

Mes envies changent, le désir se fait plus simple, parce que plus visible, parce que plus exprimé.

Je veux aimer et être aimé, je veux travailler avec amour, je veux aimer pour lutter contre la bêtise et la violence.

L'amour, c'est comme l'écriture, au plus on écrit au mieux on aime ?

Est-ce que l'on arrête d'écrire quand on est heureux ?